

N° 1 — JANVIER-MARS 2021

REVUE  
PHILOSOPHIQUE  
DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

*Revue trimestrielle publiée  
avec le concours du CNRS et du CNL*

*Direction : Yvon Brès, Dominique Merlié*

*Rédaction : Vincent Guillin, Marie-Frédérique Pellegrin*

LA NORMATIVITÉ  
DU SENS COMMUN



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

vie nous est donnée en permanence, dans une perpétuelle naissance. Siège du péché, la chair est aussi l'expression de la volonté divine pour nous. 13. « *Translatio studiorum* » proclame que « seul le croire permet d'identifier le Dieu purement notionnel des philosophes avec le Dieu vivant » (p. 204).

14. « Épilogue » : au terme d'une vie consacrée à la recherche d'un sens, c'est l'amour de sa défunte épouse qui a permis à Pierre Magnard de raccorder les bouts de sens qu'il avait pu trouver : il vit dans l'espoir que, comme Dante qui a rejoint Béatrice, il retrouvera Agnès dans la contemplation du Dieu Un et Trine.

Thomas More HARRINGTON

Alberto Giovanni Biuso, *Tempo e materia. Una metafisica*, Florence, Olschki, 2020, x-158 p., 29 €.

La métaphysique n'a pas d'autre énigme à affronter que celle du temps. Il n'y a pas de vie théorique, de vie transparente à soi, de vie sensée sans interrogation sur la réalité du temps et celle de son passage. La métaphysique est la science du devenir, la science qui cherche à connaître, décrire et analyser l'incessante mobilité de l'être et, pour qu'elle soit effectivement la plus grande de toutes les expériences (p. 51), elle doit maintenir ensemble théorie et pratique, compréhension du temps et immersion dans son flux (p. 24). « Le devenir n'est pas un prédicat de l'être, mais l'être dans sa plénitude » (p. 149).

Le temps est la réalité même, une réalité totale, l'absolu originaire qui ne surgit de rien (p. 126). Il est probablement plus vieux que l'existence et le monde mêmes (p. 63). Le temps est le phénomène originaire qui est ensemble flux et structure, forme invariante et contenu à chaque fois neuf. Contre la tentation idéaliste de la physique contemporaine qui cherche à le domestiquer au moyen d'abstractions numériques et se perd dans l'irrationalisme et un nihilisme intemporel, il faut dire, avec Alberto Biuso dans cet essai très stimulant, que la différence du passé, du présent et du futur n'est pas une illusion, sauf à confondre ontologie et épistémologie, être et connaître.

La métaphysique du temps a donc pour tâche de réconcilier le temps de la physique et le temps de l'expérience. Quand Gödel pose le temps comme seulement idéal, quand la mécanique classique, la théorie de la relativité et la mécanique quantique décrivent le monde à l'aide d'équations indifférentes au signe temporel et ne distinguent pas la direction du passé et la direction du futur, il faut dire fortement que le « déjà » et le « pas encore » sont des structures cosmologiques et pas simplement des *Stimmungen* humaines (p. 76). La première force et la première originalité de ce livre sont de chercher dans la thermodynamique ce qui donne leur réalité objective au temps et au présent. Le second principe de la thermodynamique libère le devenir de sa réduction aux équations de la mécanique classique et, en donnant à l'entropie un sens très positif de mesure de la différence, il débarrasse la physique contemporaine de sa tentation élatique (p. 68). Il démontre l'unité de la nature, mais surtout la pleine réalité des choses (p. 77).

Une métaphysique du temps est aussi une métaphysique qui n'attribue plus à l'homme d'autarcie ontologique ou de privilège axiologique. Ce que l'on appelle à tort les particules élémentaires sont des objets complexes, au niveau desquels le temps joue un rôle déterminant (p. 78). Le cerveau de tous les animaux est une structure temporelle. Le temps est intégré à toutes ses parties

et toutes ses activités. Le temps est *l'a priori* de tout vivant, son transcendantal, la raison suffisante de tout ce qui est (p. 20). L'humain, quant à lui, est un dispositif identiquement temporel et sémantique, dont la vie requiert l'identité de la mémoire et la différence de l'oubli et qui ne s'éveille à la conscience que grâce au temps (p. 36). Nous sommes faits de carbone et de temps (p. 51), nous sommes le temps en acte.

Une autre originalité de ce livre est alors de prendre au sens strict cet énoncé : l'homme est le temps incarné, pour en faire dériver une somatique du temps et situer très précisément dans l'animalité ce qui nous met en rapport à la temporalité et nous arrache à la solitude ontologique dans laquelle on nous enferme depuis l'humanisme. Le corps-esprit (*corpomente*) et l'animalité sont le noyau intentionnel qui existe dans le temps comme ouverture constante et indéfinie à la vie et au futur (p. 19). L'animalité est un flux, elle est l'évidence du corps et du temps (p. 21).

La fin de l'ouvrage reste malheureusement assez programmatique et répétitive et se limite à des remarques plus convenues sur le *kairos*, entendu comme moment où une chose se réalise pleinement et point maximal d'équilibre entre l'être et le devenir. La tragédie est très justement définie comme la conscience de l'irréversibilité et de l'historicité au sein d'une *physis* faite de cycles temporels sans fin (p. 117). Mais une confrontation plus franche avec le néoéléatisme contemporain de Brian Greene et Julian Barbour aurait sans doute donné plus d'ampleur encore au propos.

Patrick CERUTTI

Audrey Benoit, *Trouble dans la matière. Pour une épistémologie matérialiste du sexe*, Paris, Éditions de la Sorbonne (coll. « Philosophies pratiques »), 2019, 360 p., 24 €.

Le « sexe » est-il une donnée naturelle, ou relève-t-il plutôt d'une construction discursive ? La différence sexuelle est-elle un fait biologique inscrit dans la matérialité du corps, ou est-elle plutôt le produit d'un ensemble de normes hétérosexistes du genre ? Les réponses de Judith Butler à ces questions, bien connues, rencontrent plusieurs résistances théoriques, en France comme à l'étranger, même de la part de philosophes féministes matérialistes qui lui reprochent tant de nier la matérialité du corps que d'ignorer la réalité des déterminations économiques des rapports sociaux pour se cantonner dans une conception idéaliste du langage. Le pari ambitieux d'Audrey Benoit consiste à montrer que ces deux critiques sont en réalité soutenues par une même conception empiriste naïve de la matière et de la matérialité sociale qu'il conviendrait de rejeter afin de problématiser le faux antagonisme entre « une perspective matérialiste, susceptible de mettre au jour le conditionnement économique des rapports sociaux de sexe, et une perspective constructiviste, qui se contenterait de révéler le pouvoir symbolique du discours sur le plan culture des représentations » (p. 6).

Mais comment concilier matérialisme et constructivisme ? C'est pour répondre à cette question, théorique aussi bien que pratique, qu'A. Benoit élabore une épistémologie matérialiste qu'elle inscrit au cœur même d'une nouvelle forme de critique sociale s'intéressant tant à l'exploitation économique qu'aux rapports sociaux du sexe. Pour ce faire, elle s'appuie à la fois sur la méthode archéologique élaborée par Michel Foucault et sur la postérité (trop